

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 11.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boîte 1359, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 4 AOUT 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XV

(Suite)

Les bohémiens se sentirent perdus. La troupe ennemie, placée entre eux et le mur de clôture, leur barrait la retraite, et dans ce pare dont les sentiers leur étaient inconnus, dont les taillis épais et bas s'opposaient à la fuite sans offrir un refuge suffisant, toute lutte de vitesse entamée contre les gardes, devait nécessairement aboutir à une capture plus ou moins prochaine.

Une seule chance de salut leur restait : une résistance désespérée, et ce fut le parti que Pierre adopta sur-le-champ. L'imminence du péril eut bientôt dissipé sa stupeur et lorsqu'il se fût rendu compte de la situation :

— Nous sommes évanoués, dit-il à voix basse, en montrant la trou-



La tribu, guidée par Brun, s'engage dans l'étroite allée. (Page 156, col. 2)

pe des gardes qui n'était plus qu'à une centaine de pas. Rechargez vos fusils, et glissez une balle dans le canon. Ils croient nous tenir parce qu'ils nous ont fermé la retraite, mais ils n'en ont pas fini avec nous. Que nos balles jettent seulement trois ou quatre des plus résolus à terre, et avec les crosses de nos fusils nous nous ouvrirons un chemin au milieu du reste. Songez qu'il y a de la puissance si nous sommes pris, et quand j'en donnerai l'ordre, visez en pleine poitrine. Êtes-vous prêts ? ajouta-t-il en se tournant vers ses hommes, qui, tandis qu'il parlait, avaient imité son exemple et rechargé précipitamment leurs armes. Alors suivez-moi et gagnons ce taillis. Nous y serons plus à l'aise pour tirer et mieux à l'abri des balles.

Et se jetant sur la gauche, il essaya, par un mouvement oblique, de gagner l'ombre des arbres et de se dérober à la vue de l'ennemi. Mais les gardes, attentifs aux

moindres mouvements des bohémiens, s'élançèrent aussitôt pour déjouer leur projet, et, plus rapprochés du taillis, ils les y précéderent de quelques secondes et leur en fermèrent l'accès.

tout en continuant de barrer le chemin du mur de clôture. Dix pas à peine séparaient les deux troupes.

— Allons, mes braves ! cria Cottin d'un air railleur, jetez vos fusils et rendez-vous sans tant de grimaces. Vous voyez bien que vous n'êtes pas les plus forts !

Mais les bohémiens, pour toute réponse, couchèrent les gardes en joue. Ceux-ci qui, sur un geste de Cottin, avaient fait un pas en avant, s'arrêtèrent devant cette démonstration hostile.

— Arrière ! cria Pierre encouragé par leur hésitation. Nous vous abandonnons le gibier, mais laissez-nous passer, ou les fusils qui ont abattu vos chevreuils sauront vous traiter comme eux !

— Voilà, sur mon âme, un coquin résolu ! s'écria le baron d'Escoublae qui se tenait à la tête des gardes, à côté de Cottin, et ce serait dommage de le tuer. Nous n'en voulons ni à votre vie, mon brave, ni à celle de vos camarades, ajouta-t-il en s'avancant vers les bohémiens. D'ailleurs, si vous faites résistance, vous n'en serez pas moins infailliblement arrêtés, et votre affaire n'en sera pas meilleure, au contraire ! Voulez-vous écouter un arrangement que j'ai à vous proposer ?

Pierre le toisa des pieds à la tête d'un air soupçonneux.

— Ah ! ah ! dit-il d'un air ironique, les maîtres font donc eux-mêmes leur besogne, à présent ? Eh bien ! soyez tranquille, mon gentilhomme, vous en tâterez, puisque le cœur vous en dit, et ma première balle sera pour vous.

— Mais il parle d'arrangements, Pierre, observa un bohémien à voix basse.

— N'en croyez pas un mot ! C'est une ruse pour nous désarmer, et, quand nous serons entre leurs mains, ils ne tiendront pas leur parole et ils se moqueront de nous par-dessus le marché.

— Mais vous garderez vos armes ! s'écria le baron frappé de l'attitude hésitante de sa troupe et craignant sérieusement, si une lutte venait à s'engager, que les bohémiens n'eussent le dessus.

— Écoutez-le toujours, reprit le bohémien qui avait déjà parlé. Cela n'engage à rien.

— Eh bien ! voyons, fit Pierre s'adressant au baron, parlez ! Qu'avez-vous à dire !

— J'ai à vous dire que nous vous guettons, non pas seulement pour vous empêcher de tuer nos chevreuils, mais pour saisir au milieu de vous, s'il s'y trouve, l'auteur de crimes plus graves. Si donc vous consentez à ce qu'un de nous pénètre dans vos rangs et vous examine, tous ceux de vous contre lesquels ne s'élève aucune charge autre que l'affaire présente, s'en vont immédiatement libres de se retirer. Ceux là seulement seront retenus sur la tête desquels pèsent de plus graves accusations.

Le projet du baron, en agissant ainsi, était de s'emparer de Pharold s'il était présent. Mais il avait fort mal calculé. A aucun prix les bohémiens n'eussent livré leur chef, et, comme il n'en était pas un qui n'eût la conscience chargée de quelque méfait plus ou moins récent, ils ne virent dans cette proposition qu'un piège grossier auquel ils n'eurent garde de se laisser prendre.

D'ailleurs, Cottin, avait ses desseins secrets auxquels il avait jugé inutile d'initier le baron, et comme cet arrangement eût renversé ses plans, il refusa positivement d'y souscrire.

— Non, monsieur le baron, non ! s'écria-t-il, c'est impossible ! M. le comte ne me pardonnerait jamais d'avoir laissé échapper des coquins qui viennent de commettre un pareil ravage, et, de gré ou de force, il faut qu'ils se rendent. Allons ! bas les armes, misérables, ou je fais feu !

Et, en même temps, il fit le geste de coucher Pierre en joue. Mais, d'un mouvement plus prompt que l'éclair, les bohémiens, relevant les canons, au instant abaissés, de leurs fusils, l'avaient déjà prévenu.

— A toi, coquin de garde !... répliqua Pierre avec fureur.

Au même instant une voix tonnante, qui partait de l'autre extrémité de la clairière, s'écria :

— Ne tirez pas, insensés, ne tirez pas ! Pierre, je vous défends de faire feu !

Et, quelques secondes après, Pharold arrivait tout haletant avec une vingtaine d'hommes sur le théâtre de la lutte, et se précipitait entre les braconniers et les gardes pour les séparer. Mais il arrivait trop tard.

Avant qu'ils pussent l'entendre, Pierre et ses camarades avaient fait une décharge générale. Le baron d'Escoublae et un autre homme étaient tombés, et les gardes, effrayés, et mis en désordre par cette brusque agression, avaient riposté avec tant de trouble et d'hésitation, qu'un seul bohémien fut légèrement atteint. Puis les deux troupes, obéissant à un même sentiment, avaient fait chacune un pas en arrière.

Pharold pâlit à la vue de cette scène de désordre et de carnage ; et allant à Pierre :

— Êtes-vous fou ? s'écria-t-il en lui arrachant son fusil des mains et en le jetant au loin. Vous voulez donc nous perdre tous !

Puis s'avancant d'un air résolu vers les gardes :

— Vous, retirez-vous sur-le-champ, dit-il ; et une autre fois, quand vous voudrez surprendre des braconniers en flagrant délit, prenez mieux vos mesures et faites en sorte que le sang de créatures faites à l'image de Dieu ne coule pas pour un si misérable motif !... Allons, Cottin, reprit-il en s'approchant du garde, emmenez vos hommes ! Vous voyez bien que la partie n'est plus égale, et vous êtes payé pour savoir qu'il ne fait pas bon s'attaquer à moi.

— Oui, je le sais, répliqua le garde, rouge de honte et de colère. Mais je sais aussi une chose dont tu ne te doutes guère, c'est que tu seras pendu avant que l'année soit plus vieille de quelques semaines, comme un assassin que tu es, entends-tu bien, Pharold !

— Soulevez-moi, dit aussitôt une voix éteinte ; soulevez-moi, vous dis-je, je veux le voir !

Et un instant après la figure du baron d'Escoublae apparut, livide et décomposée, au milieu de celles des gardes, et ses yeux se fixèrent avec une intense curiosité sur le visage de Pharold qui, sans s'inquiéter davantage de ses ennemis, donna à voix basse des ordres à quelques-uns de ses compagnons et les envoyait en avant préparer la retraite.

Mais l'effort qu'avait fait le baron pour se soulever était au-dessus de ses forces, et, se renversant tout à coup dans les bras des hommes qui le soulevaient, en poussant un cri de douleur déchirant, il glissa de leurs mains et retomba lourdement à terre.

Si les gardes l'eussent connu, peut-être le spectacle de ses

souffrances eût-il changé leur frayeur en colère. Mais il n'éveilla en eux d'autre sentiment que la crainte d'un pareil sort, et cette crainte glaça le peu qui leur restait de courage et de résolution.

Aussi lorsque Pharold, ses mesures prises, se mit à battre en retraite avec sa bande et à se diriger, par un détour, vers le mur de clôture, Cottin, malgré la rage qui le transportait, comprit-il que toute tentative pour l'arrêter serait inutile. Il avait lu trop visiblement dans le regard incertain et hésitant de ses hommes qu'il serait faiblement soutenu et abandonné.

Cependant, il s'attacha au pas du bohémien, conservant jusqu'au dernier instant l'espoir qu'une occasion pouvait s'offrir de se précipiter sur Pharold, et de l'enlever en le séparant des siens. Marchant à quelques pas derrière eux, et suivi lui-même par trois de ses hommes qui n'avaient pas voulu le quitter, il ne perdait pas son ennemi de vue et l'acablait, lui et les siens, des plus grossières et des plus outrageantes injures.

Pharold, bien qu'il fermât la marche, ne daigna pas une seule fois lui répondre, ni même tourner la tête; et ce mépris silencieux exaspéra tellement le garde, qu'à plusieurs reprises, il souleva sa carabine pour frapper son ennemi par derrière. Mais sa lâcheté fut heureusement plus forte que sa haine, et la crainte des terribles répressailles auxquelles il eût été inévitablement exposé l'arrêta toujours.

Cependant les bohémiens étaient arrivés au pied du mur de clôture. Pharold se détourna alors.

—Va-t'en, Cottin, fit-il avec une sorte de pitié; va-t'en, te dis-je ou tu finiras par exaspérer mes hommes et il t'arrivera malheur.

—Cottin ne voulut pas avoir l'air d'obéir à cet ordre; mais il s'arrêta et garda le silence. Quatre bohémiens s'étaient placés à cheval sur le mur, et, tandis que leurs compagnons l'escaladaient l'un après l'autre, avec leurs fusils braqués, ils tenaient en respect les gardes qui les avaient suivis. Puis lorsque Pharold, resté le dernier, eut franchi le mur, ils sautèrent eux-mêmes dans le taillis. Alors Cottin, recouvrant l'audace et la voix :

—Voleurs d'enfants! marchands de chair humaine! je vous retrouverai! s'écria-t-il en faisant un geste de menace, et vous ne perdrez rien pour attendre!

Deux ou trois bohémiens firent un mouvement pour revenir sur leurs pas et châtier le garde. Mais, d'un regard impérieux, Pharold les arrêta et sa troupe prit en silence le chemin du ravin où les tentes étaient dressées.

Lorsqu'elle y arriva, un quart d'heure après, la tribu tout entière, à la grande surprise de Pierre et de ses compagnons, avait déjà levé le camp et se tenait prête à partir.

Les tentes étaient placées et chargées sur les charrettes, où les femmes et les enfants achevaient de ranger les bagages. A l'entrée de l'étroite allée qui donnait accès dans le ravin, les chevaux, déjà revêtus d'une partie de leurs harnais, broutaient tranquillement l'herbe en attendant qu'on vint les atteler; et un seul feu, autour duquel les hommes se tenaient immobiles et inquiets, avait été conservé sous l'abri d'une roche. Sa flamme mourante éclairait cette scène silencieuse de reflets rougeâtres, dont l'intermittence prêtait aux différents groupes, tour à tour plongés dans l'ombre ou frappés d'une éclatante lumière, une sorte d'apparence fantastique.

A la vue de leurs compagnons, les bohémiens, rangés en cercle autour du brasier, s'avancèrent précipitamment à leur rencontre, et tous les regards se dirigèrent d'un air interrogateur du côté de Pharold.

Mais, lui, allant à la mère Gay qui était au nombre des plus curieux et des plus empressés, la saisit par le bras, et, l'emmenant en face du bohémien blessé par les gardes :

—Voyez, femme, lui dit-il avec indignation, voilà le fruit de vos instigations et de vos mauvais conseils. Un combat s'est engagé, le sang a coulé, et, si je n'étais arrivé à temps, cet homme, et plus d'un autre avec lui peut être, eût été certainement jeté dans une prison, dont il ne fût sorti que pour être conduit au gibet.

—Eh bien! quand cela serait arrivé? fit la vieille avec une grimace. Ce fut la mort de son père et elle en vaut bien une autre.

—Ce sera certainement la vôtre, si vous persistez dans la voie coupable où vous avez entraîné ces insensés, répliqua Pharold en foudroyant la vieille du regard. Méditez mes paroles et amendez-vous, femme, car j'ai encore aujourd'hui pitié de votre âge et de votre faiblesse; mais c'est pour la dernière fois. Quant à vous, Pierre, ajouta-t-il d'un ton grave et sévère en se tournant vers le chef des maraudeurs, préparez-vous à subir le châtiment que vous avez mérité. Depuis que vous avez l'âge de raison, vous avez méconnu l'autorité de votre chef et foulé aux pieds les lois de vos pères. Votre peuple, tant de fois renié par vous, vous renie à son tour et vous chasse à jamais de son sein. Vous avez mis en péril la vie de vos frères, qui vous devait être sacrée; vous avez attiré sur votre tribu fugitive la colère et les persécutions de l'étranger; vous n'aurez plus désormais ni tribu ni frères, et, isolé dans le monde, à chaque pas vous y sentirez le poids de l'exil et de l'abandon. Telle est ma sentence et ce n'est pas la colère ni le ressentiment qui me la dictent: c'est l'intérêt de mon peuple, le soin même de votre propre sûreté; car ou va vous poursuivre, et, si vous demeuriez, votre vie serait en péril. En d'autres temps, je l'eusse protégée, mais vous n'en êtes plus digne; et, d'ailleurs, ce n'est pas quand un danger terrible plane sur la tête des innocents qu'on doit songer aux coupables. Partez donc, et, quel que soit le genre de vie que vous adoptiez; que vous alliez demander asile à une autre tribu, ou que vous abjuriez votre peuple comme vous avez déjà abjuré ses coutumes, souvenez-vous quo, partout, il y a des lois, et que, partout, la désobéissance à ces lois est un chemin qui conduit à la misère, au crime et au châtiment!

Un bohémien s'approcha alors de Pharold et lui dit quelques mots à voix basse.

—Vous avez raison, Brun, répondit-il. Il aura sans doute une longue route à faire et il ne doit pas partir sans ressources. Nous viendrons tous à son aide.

Pierre, qui avait écouté sa condamnation d'un air sombre et les yeux baissés, releva vivement la tête :

—Non, non, dit-il, je ne veux rien accepter! Vous m'avez renié et chassé, je ne vous connais plus.

Mais on ne l'écouta pas. Brun, son chapeau à la main, alla rapidement de groupe en groupe, demandant pour le coupable une part de la distribution faite la nuit précédente, et pas un bohémien ne resta sourd à son appel. Pharold lui-même glissa

à la dérobée deux pièces d'or dans le chapeau ; puis en versant le contenu dans sa main et le déposant presque de force dans celle du banni :

—Je vous avais bien souvent averti, Pierre, lui dit-il doucement, et vous n'avez jamais voulu tenir compte de mes avertissements. Mais si le temps du pardon est passé, il n'en est pas de même de celui du repentir. Allez donc, et, dans la voie que vous suivrez, bonne ou mauvaise, que la protection de Romanichel accompagne vos pas !

Pierre demeura un instant immobile et indécis et son regard erra sur les différents groupes, comme s'il attendait de quelques-uns de ses compagnons aide et protection. Mais la sévérité de Pharold avait brisé toute idée de résistance, et, n'ayant rencontré que des visages froids et réprobateurs, il eut un geste de colère et de mépris, murmura quelques paroles entre ses dents et s'éloigna d'un pas rapide et irrité.

—Maintenant, dit Pharold lorsque Pierre eut disparu, il faut nous séparer. Grâce à cet insensé, les dangers qui nous menaçaient, et que j'avais pu jusqu'à présent retenir suspendus sur moi seul, vont fondre sur la tribu toute entière. Quand se déchaîna la fureur des éléments et que la tempête éclata, les bandes d'oiseaux voyageurs se dispersent et s'en vont par tous les chemins chercher un air plus calme et un ciel plus pur. Imitons leur exemple. Les hommes s'en iront du côté de Guéménée-Penfas, mais par troupes isolées de trois ou quatre au plus, et par des chemins détournés, à travers étangs, s'il en est besoin. Les chariots, les femmes et les enfants prendront tous ensemble la route de Derval sous la conduite de Brun. Ils n'ont rien à craindre, sauf peut-être quelques légères vexations. Le rendez-vous est aux portes de Nantes, dans la prairie de Mauves. Que dans huit jours au plus tard chacun y soit rendu.

Une petite main se posa timidement sur son bras pendant qu'il prononçait ces dernières paroles, et, ayant tourné la tête, il vit les yeux de Léna arrêtés sur son visage avec une expression de crainte et d'hésitation.

—Que voulez-vous, Léna ? lui demanda-t-il en la regardant d'un air étonné.

—Et Guillaume ? dit la jeune femme en baissant les yeux. Pharold fronça les sourcils.

—Guillaume ! fit-il brusquement, il accompagnera les hommes. Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

—Rien, répondit-elle en rougissant ; mais où est-il. C'est là ce que je voulais vous demander. Pierre l'avait emmené et il n'est pas revenu.

Pharold tressaillit, et son regard, d'un coup d'œil rapide, parcourut, mais en vain, les différents groupes.

—Où est Guillaume ? demanda-t-il vivement à l'un des hommes qui avaient accompagné Pierre. Vous n'étiez que sept lorsque je suis arrivé et je ne l'ai pas vu.

—Pierre l'avait envoyé derrière le taillis pour rabattre les chevreuils, répondit le bohémien interpellé. Je pensais d'abord qu'il s'était sauvé par un autre chemin. Mais j'en doute, à présent, car j'ai cru entendre comme un cri d'appel en franchissant le mur. Il m'a même semblé que je reconnaissais sa voix.

—Et vous ne m'en avez pas averti ? repartit Pharold en lui lançant un regard de reproche. Voilà un accident qui dérange

tous mes plans. Nous ne pouvons pas abandonner ce pauvre enfant !

—Nous resterons tous, Pharold, répondit Brun, et nous vous aiderons à le délivrer.

—Il le faudra bien, car à moi seul je pourrais n'y pas réussir.

Et, après quelques secondes de réflexion, Pharold reprit :

—Ce qu'il importe avant tout, cependant, c'est de mettre la tribu en lieu de sûreté. Mais il y a moyen de tout concilier, du moins pour quelques jours. Vous vous rappelez, Brun, du souterrain qui est à l'autre extrémité du bois ?

—Parfaitement.

—Son existence est, je crois, ignorée de la plupart des gens du pays et il est peu probable, en tous cas, qu'on nous y vienne chercher. Il est assez vaste pour contenir toute la tribu, et nous y trouverons même un abri pour nos chariots et nos bêtes. C'est là qu'il faut aller ; mais il y faut être rendu avant le lever du soleil ; et, ajouta-t-il en regardant les étoiles, c'est à peine s'il nous reste le temps nécessaire. N'oubliez pas que toutes les issues sont gardées, sauf le sentier que j'ai pris pour vous rejoindre, et que vous ne devez pas sortir un seul instant du fourré. A cette condition seule vous pourrez gagner le souterrain sans être découverts.

—Vous nous guiderez, Pharold, dit un bohémien.

—Je ne le puis. Il faut que je retourne dans le parc m'assurer de ce qu'est devenu ce malheureux enfant. Mais Brun connaît la forêt presque aussi bien que moi et il me remplacera. Demain matin, avant le jour, je vous rejoindrai... Veillez sur Léna, Brun, dit-il à demi-voix au bohémien en l'attirant à l'écart, et, quoi qu'il arrive, ne vous séparez pas d'elle.

—Mais que peut-il vous arriver, Pharold ? Je ne vous ai jamais vu si ému. Que craignez-vous donc ?

—Rien pour moi. Dans ces bois, je les défie. Mais pour vous, de sérieux dangers : la prison, pis que cela, peut-être. Redoublez donc de prudence et de précautions.

Et, s'approchant d'un des chariots, il y prit, au milieu d'un paquet de vêtements, un poignard à lame bien affilée, le cacha sous sa souquenille, puis, s'enfonçant dans le taillis, il reprit à la hâte le chemin du parc.

Les ordres qu'il avait donnés furent suivis, en son absence, avec autant d'exactitude et de célérité que s'il en eût dirigé lui-même l'exécution. L'imminence du péril douait les plus insoucians d'une ardeur inaccoutumée, et l'exemple qu'il venait de faire avait brisé les velléités de résistance des mécontents et des mutins.

En quelques minutes, les enfants furent hissés sur les chariots ; les chevaux attelés, on ranima le feu qui brûlait encore pour retenir à leur poste les sentinelles qu'on savait cachées dans le bois : deux ou trois bohémiens se glissèrent, avec une adresse et une agilité de serpents, dans les fourrés voisins pour explorer les alentours du sentier ; et la tribu, guidée par Brun, s'engagea silencieusement dans l'étroite allée. Les chariots ouvraient la marche et les hommes et les femmes, confusément mêlés, suivaient à la file, redressant les herbes foulées par les roues, enlevant les branches froissées ou brisées, et effaçant avec un soin minutieux les moindres traces de leur passage.

(La suite au prochain numéro.)

## GEORGE et LOUISE.

### II

(Suite.)

George et Louise profitaient donc à vue d'œil ; au bout d'un mois, ils savaient épeler ; bientôt ils commencèrent à lire, et, chose rare chez nous, à comprendre ce qu'ils lisaient. Malgré moi je les prenais en amitié plus que d'autres élèves, qui me donnaient de la peine sans arriver à rien. J'avais du plaisir à les interroger, à voir leurs progrès extraordinaires. Un seul point me chagrînait, c'est qu'ils se détestaient comme leurs parents : je ne pouvais louer George, sans voir Louise serrer les lèvres et cligner des yeux d'un air ennuyé ; ni faire l'éloge de Louise, sans que George aussitôt devint pâle de jalousie. Les vieux avaient sans doute excité leurs enfants l'un contre l'autre, en parlant sans cesse, à la maison, des champs, des prés, de tous les biens qu'ils auraient eussans la mauvaise foi du frère, et de la malédiction qui retomberait sur les descendants s'ils se reconciliaient jamais ensemble.

Je reconnais cette mauvaise semence parmi la bonne. J'aurais bien voulu l'arracher, mais la recommandation du beau-père me revenait toujours, et je me disais que cela regardait plutôt M. le curé ; qu'on verrait à la première communion ; qu'il faudrait bien alors réciter ensemble la prière enseignée par le Seigneur à ses disciples :

“ Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.”

Malgré cela, j'étais indigné de ces mauvais sentiments, et même un jour la patience m'échappa.

Vous saurez que dans nos pays de montagnes on est très-sévère sur l'observation des fêtes, et principalement pour celles de l'enfance. D'abord arrive saint Nicolas, le grand saint de la Lorraine, sa hotte au dos, tenant la sonnette d'une main et la verge trempée de vinaigre de l'autre ; plus tard, c'est Noël, avec ses arbres de bois, ses gâteaux, et chez les gens aisés, son petit sapin chargé de rubans, de sucreries et de noix dorées ; puis le nouvel an et les Rois. La fête des Rois, au temps des grandes neiges, est parmi les plus belles. Alors une troupe

d'enfants courent le village, revêtus de chemises, de couronnes de papier peint sur la tête, un sceptre de bois contre l'épaule, comme les rois des jeux de cartes. L'un d'eux à la figure noire avec de la suie, c'est le roi nègre. Ils entrent ainsi dans toutes les maisons et chantent une chanson patoise, si vieille, qu'on a de la peine à la comprendre ; et l'air en paraît encore plus vieux :

*Les trois rois ils sont venus,  
Pour y adorer Jésus.*

Et dans un moment ils se prosternent, criant en cœur :  
— Nous nous mettons en genoux !



“ Tu Pas fait exprès : ” (Page 153, col. 1).

Les bonnes gens leur donnent des pruneaux secs, des pommes, des œufs, du beurre. Naturellement ils n'oublient pas d'entrer à l'école ; ils entrent fièrement comme des rois, et chantent au milieu de l'admiration universelle, pendant qu'Hérode, caché dans l'allée, attend son tour de paraître. Tous les enfants envient leur sort ; et c'est l'occasion pour l'instituteur, lorsqu'ils sont partis, de raconter la visite des mages d'Orient à notre Seigneur, qui venait de naître au petit village de Bethléem, en Judée, et se trouvait encore dans sa crèche, au milieu du bétail et des pauvres bergers ; de leur peindre l'étoile qui marchait devant ces souverains, dont l'un portait de la myrrhe, l'autre de l'or et l'autre de l'encens. Je leur racontai donc ces choses merveilleuses ; ils m'écoutaient, les petites filles penchées sur la balustrade, les yeux grands ouverts, et les petits garçons tout pensifs.

Quelques jours après, voulant m'assurer qu'ils

avaient retenu, j'interrogeai l'école. Aucun garçon ne put répéter l'histoire des mages ; pas même George, qui ne savait par où commencer ni par où finir. Je dis à Louise de répondre, et tout de suite, d'une voix gentille et sans se presser, elle raconta la visite des monarques d'Orient au Sauveur du monde, aussi bien et peut-être mieux que moi....

“ J'en étais attendri.”

— C'est bien, Louise ; c'est bien, mon enfant, lui dis-je, tu peux t'asseoir. Depuis longtemps je n'ai pas eu de satisfaction pareille.

Sa figure brillait de joie, pendant que George devenait tout sombre.

Or, ce même jour, ayant ouvert les fenêtres pour renouveler l'air, je regardais les enfants s'en aller en courant dans la neige et se lancer à la file sur le verglas de notre fontaine; garçons et filles glissaient ensemble, criant, levant les bras, faisant sonner leurs petits sabots sur la glace, et quelques-uns, les plus adroits, s'essayant et continuant de glisser sur leurs talons.

Toutes ces figures rondes de petites filles embéguinées dans leurs haillons, le petit nez rouge hors de la capuche, et les garçons, plus hardis, se balançant sur les reins pour reprendre l'équilibre, formaient un spectacle réjouissant. Je les regardais depuis une minute, quand la petite Louise passa sur la glissade, toute gaie et riante au milieu des garçons. Elle alla comme un oiseau, les ailes de son petit manteau déployées, sans méfiance et sans crainte; mais dans la même seconde, je vis George partir derrière elle aussi vite qu'un ticrelet, et lui donner en passant un grand coup de coude qui l'étendit dans la neige. J'étais déjà dehors, indigné, courant la relever et criant :

—George!... George!... Arrive ici!

Elle pleurait à chaudes larmes, mais heureusement n'avait aucun mal. George aurait bien voulu se sauver.

—Arrive ici, lui dis-je : arrive, mauvais cœur!

Je le prie par le bras et je l'emmenai dans la salle en criant :

--Tu l'as fait exprès!

Lui, tout pâle, ne répondait pas.

Tu l'as fait exprès, lui dis-je encore.—Réponds-moi!

Mais il était trop fier pour mentir, et ne dit rien, s'essayant au bout d'un banc, et regardant devant lui, les yeux farouches.

—Puisque tu ne réponds pas, lui dis-je, c'est vrai : tu voulais faire du mal à Louise, parce qu'elle a mieux su l'histoire des magies que toi. C'est abominable... Tu mérites d'être puni... Tu n'iras pas dîner... Je te retiens en prison.

En même temps je sortis, fermant la porte à double tour; cela m'avait bouleversé.

J'envoyai ma femme prévenir les parents que George était en pénitence; et quelques instants avant une heure, étant descendu, je le trouvai toujours à la même place, les coudes sur la table, les deux joues relevées sur les poings, regardant au même endroit. On aurait dit le père Jacques songeant à son frère pour le haïr.

—Tu te repens? lui demandai-je avec douceur.

Il ne dit rien.

—Tu ne le feras plus, n'est-ce pas?

Rien! J'allais et je venais dans la salle, tout désolé! Presque aussitôt la mère arriva, le dîner de l'enfant dans une écuelle, sous le tablier. Elle avait les yeux gros. Je lui dis tout! La pauvre femme regardait George avec tristesse, et finit par mettre l'écuelle devant lui. Il mangea, puis il alla se placer à son pupitre, en attendant l'arrivée des camarades.

—Oh! monsieur Florence, me dit la mère dans l'allée, en s'en allant, quel chagrin!... Ils sont tous les mêmes... Ce sont tous des Rantzau,

Louise en rentrant paraissait joyeuse; elle jetait de temps en temps à son cousin un coup d'œil satisfait.

Depuis ce jour, durant six semaines, George, lorsque je l'interrogeais, ne me regardait plus en face; il m'en voulait. Quand les enfants vous en veulent, ils regardent d'un côté pour cacher leur ressentiment.

—Regarde-moi, George, lui disais-je.

Il ne voulait pas, et jusqu'à la fin de l'hiver il resta le même, silencieux et sombre. Ce n'est qu'au printemps, un jour qu'il avait mieux réité son livret que Louise, et que je le montrais comme un modèle à mes autres élèves, qu'il leva les yeux et parut réconcilié.

### III

Des événements plus graves arrivèrent en ce temps dans notre commune; notre maire M. Fortier, mourut. Il avait passé quatre-vingt ans, ayant été soldat, cabaretier, entrepreneur de coupes et finalement maire des Chaumes durant plusieurs années. Depuis longtemps on attendait sa fin; toutes les ménagères du village avaient jeté les yeux d'avance, l'une sur la grande soupière peinte, l'autre sur les assiettes ou la marmite, la table ou le buffet de M. le maire, pour le moment de la vente. Mais le père Fortier, malgré ses rhumatismes traînait toujours; il se cramponnait, quand, aux premiers jours du printemps, un matin le bruit courut qu'il venait de mourir dans la nuit, et cette fois c'était vrai.

Voilà peut-être une des plus grandes ventes que j'ai vues dans la montagne, et des plus acharnées. Je ne parle pas de l'enterrement, de la mise et de la levée des scellés, des publications et de toutes les autres cérémonies, qui se font toujours; mais de la vente au plus fort et dernier enchérisseur, où l'exaltation et la fureur des montagnards de s'acquérir du bien éclatèrent dans toute leur force.

Ma femme convoitait aussi quelque chose: deux grands chandeliers en cuivre de M. le maire. Elle y pensait depuis trois ans, et me dit le matin de la vente :

—Florence, nous irons; il nous manque bien des choses et particulièrement des chandeliers; nous en avons le plus grand besoin.

Je savais son idée, et je lui répondis :

—C'est bien, Marie-Anne, nous irons à onze heures, après l'école.

Mais elle n'y tenait plus, et bien des fois pendant la classe elle vint regarder au châssis s'il était temps.

La vente avait commencé de bon matin; de ma fenêtre je voyais les tables dehors couvertes de mille choses: grils, marmites, chaudrons, vaisselles, chaises, horloges, dévidoirs, linge de table et de lit; enfin tout ce qu'on peut se figurer de biens meubles entassés depuis quarante ans de la cave au grenier. Dieu du ciel, que d'argent il faut dépenser pour garnir des maisons pareilles!... Ce sont de vrais gouffres; et si l'on écoutait les femmes, elles voudraient tout avoir. Le crieur Lemoine et le notaire Bajolet de Lorquin, avec son premier clerc Schott, étaient au milieu de la foule tourbillonnante, et les grands cris de Lemoine, debout sur une table devant la porte, s'entendaient jusqu'au bout du village.

—Une fois, deux fois... Personne ne dit plus rien?... Une marmite superbe... trois livres dix sous.

Il levait la marmite :

—Trois livres dix sous...

—Quatre livres!

—Quatre livres... une fois... deux fois... deux fois, quatre livres... Personne ne dit plus rien? Deux fois, quatre livres...

Personne ne dit plus rien?... Et... trois fois... Adjugé à Jean-Pierre Machet.

Je voyais ces choses, et ma femme qui descendait de temps en temps. Au milieu de semblables pensées, un instituteur oublie ses leçons; heureusement cela ne se présente pas tous les jours. Les enfants aussi dans ces occasions n'y tiennent plus; ils sont impatients d'aller regarder, et quand à onze heures juste je fis réclamer la prière, au dernier mot; "Amen!" vous auriez eu du plaisir à les voir rouler de leurs bancs et courir dehors comme un véritable troupeau.

—Bonjour, monsieur Florence! Bonjour, monsieur Florence!

Ils riaient, et je n'étais pas fâché non plus d'en être débarassé, car Marie-Anne arrivait déjà et disait:

—Eh bien! il est temps, Florence.

—C'est bien, me voilà.

Nous sortîmes.

Les chandeliers se trouvaient encore là; quel bonheur! La vente des petits objets de ménage tirait pourtant vers sa fin; les assiettes, les verres, les chaudrons et toute la batterie de cuisine venaient d'être enlevées; on passait aux armoires, aux oisives, aux fauteils. Il était temps! Marie-Anne me traîna par le bras dans cette foule, qui non-seulement remplissait la vieille maison du grenier à la cave, regardant aux fenêtres, s'appelant, tourbillonnant comme un essaim, mais qui fourmillait encore tout autour.

—Hé! monsieur Florence, me cria M. le garde général Botte, un gros homme tout réjoui, son large ventre serré dans sa capote verte et la figure rouge.—Hé! monsieur et madame Florence, arrivez donc par ici.

Il nous faisait place avec ses larges épaules.

—Vous avez donc aussi des idées, monsieur Florence, vous voulez aussi miser sur quelque chose?

J'allais lui parler des chandeliers, mais ma femme me tira par le bras et répondit:

—Il faut voir, monsieur Botte, il faut voir!

Nous étions alors près de la table, à côté du clerc couché sur son pupitre, pour inscrire les articles, et du notaire, qui se fâche lorsque les mauvaises payes miment sans présenter de caution, et qui les fait rayer, malgré les cris et les poings qui s'élèvent avec menace. Par bonheur, le gendarme Lallemand était là, le coude appuyé sur la poignée de son sabre, et quand les cris redoublaient, il n'avait qu'à tourner la tête et regarder les criards de travers. Cela suffisait toujours, et les gueux allaient se consoler en buvant le vin de la vente; car à toutes les grandes ventes on boit deux, trois, quatre mesures de rouge ou de blanc. C'était alors la grande mode, cela donnait du cœur aux acheteurs, mais quelquefois, le lendemain, ils trouvaient ce vin bien cher.

Enfin, une fois là nous fîmes assez tranquilles; les gens du village me saluaient et m'offraient de boire un coup avec eux, causant de leurs achats et parlant surtout des beaux immeubles qui bientôt allaient avoir leur tour. Mais quant aux immeubles, il ne s'agissait plus de miser des deux ou trois francs, cela devait monter par cent et par mille, et les acheteurs véritables pouvaient se compter.

On voyait, dans le fond de la chambre en bas, les deux juifs Samuel Lévy et Judas Mayer d'Imling, le bâton de boucher pendu au poignet par un cordon de cuir, et la petite casquette

plate sur les yeux, les frères Restignat du Grand-Soldat, M. Barabino du Harberg, M. George de Saint-Quirin, M. Ristroph d'Abrecheville, surnommé "le prince" à cause de sa grande fortune, enfin tous les richards des environs; et puis, aux deux côtés de la salle, Jean et Jacques Rantzau, debout dans l'ombre, regardant marcher la petite vente d'un air d'ennui: l'un grand, chauve; l'autre carré, trapu, les cheveux noirs frisés, la barbe pleine; et tous les deux pâles, avec leurs grands nez crochus, leurs yeux luisants, et leurs larges mâchoires serrées. Les juifs leur parlaient; ils n'avaient pas l'air de les écouter ni de leur répondre.

Tout cela, je le voyais en me redressant un peu; ma femme, elle, ne voyait que ses chandeliers et le reste des meubles encore en vente. Tout à coup elle me tira par le bras; Lemoine venait de prendre les deux chandeliers; il les levait, debout sur la table, et criait:

—Deux chandeliers en cuivre.

Sa voix, à force d'avoir crié depuis cinq heures, était devenue tout enrouée.

—Deux beaux chandeliers!

Il se baissa pour demander la mise à prix.

—Quarante sous, lui dit M. Bajolet.

—Quarante sous, deux chandeliers magnifiques, cria Lemoine, en regardant autour de lui. Quarante sous... Allons, mesdames, un peu de courage.

J'allais dire cinquante sous; ma femme, plus fine dit:

—Quarante-cinq sous!

Lemoine regarda:

—Quarante-cinq sous... une fois... deux fois... quarante-cinq sous... personne ne met plus rien?... quarante-cinq une fois... deux fois... trois fois... Adjugé!

Il donna les chandeliers à ma femme, en lui disant de bonne humeur:

—Vous avez fait un bon marché, madame Florence, ils valent quatre francs comme deux liards.

Ma femme partit aussitôt bien contente. Moi, la vue de ces choses m'intéressait, et j'attendis pour voir la grande vente, celle où l'on ne misait plus par sous, mais par vingtaines et centaines de francs.

Quand on est au milieu de pareils spectacles, on croirait que votre sang s'échauffe à mesure, et que la fureur d'acquiescer qu'on voit chez les autres, leurs frémissements et leurs cris vous rendent comme eux. Je restai donc, plein d'impatience, attendant la vente des champs, des prés, des vergers et de la maison, comme si cela m'avait regardé.

Le père Botte, près de moi, me disait en riant:

—Tout ça, monsieur Florence, n'est encore qu'un petit commencement; les escarmouches sont finies, la bataille va venir.

Il avait raison.

Vers onze heures et demie, tous les meubles étant vendus, il fut question de renvoyer la vente des immeubles à l'après-midi, mais le notaire était un fin renard; il voyait que la vente allait bien, que les acheteurs s'échauffaient, et tout de suite il s'écria:

—Lemoine, on se reposera demain. Quand le fer est chaud, il faut le battre. Entrons dans la salle.

Alors le clerc prit son registre sous le bras, Lemoine le pupitre, et l'on entra dans la grande salle pleine de monde. Le



notaire et les autres s'établirent au milieu ; et d'abord M. Bajolet exposa les conditions de la vente : — payable à un an et un jour, avec les intérêts à cinq pour cent, ou bien au comptant, au choix des acheteurs, — et la vente commença.

La foule se pressait autour de la table ; moi, derrière. Je ne voyais que les têtes en face : Samuel Lévy, Jean et Jacques Rantzau et le grand Judas Mayer.

On vendit d'abord un verger sur la côte, quelques champs ensemencés de blé, d'autres en avoine, ayant soin chaque fois d'annoncer les tenants et les aboutissants. La vente par cent et par mille avait l'air de languir ; les juifs ne s'en mêlaient pas assez. Le notaire, de temps en temps, aidait Lemoine, en répétant le prix.

Il sortait aussi crier dehors :

— Tel champ, tel verger va être mis en vente.

Quelques hommes venaient lentement, leurs femmes les préchaient et les retenaient ; car si les femmes aiment les meubles, les hommes aiment les immeubles, et cela fait des disputes : l'homme veut, la femme ne veut pas ; bien des fois ils se prennent aux cheveux, et la femme crie toujours :

— Non !... Non !...

Ceux-là rentraient, leur femme derrière eux, et se penchaient en masse les uns sur les autres, autour de la table.

J'allais me retirer, il était plus de midi, lorsque le notaire, élevant la voix, s'écria :

— Nous allons mettre en vente, à cette heure, d'un bloc, les cinq jours de pré qui touchent par en bas la rivière, et par en haut à la grande prairie de Jacques Rantzau, dite " prairie de Guizi." Il est bien entendu que tout marche ensemble, Lemoine, allez.

Aussitôt Lemoine, montant sur sa chaise, cria :

— Les cinq jours de prairie, quinze cents francs, quinze cents francs les cinq jours, à trois cents francs le jour, les cinq jours quinze cents francs !

— Deux mille, dit un juif.

— Deux mille deux cents, dit l'autre.

— Deux mille deux cents, répéta Lemoine.

Les deux juifs un instant allèrent ainsi, montant pas cent francs, jusqu'à trois mille. M. Botte me dit à l'oreille :

— Samuel est l'homme de paille de Jean Rantzau et Judas celui de Jacques, la bataille est entre les deux frères.

Je regardai : Jacques et Jean paraissaient calmes, mais sombres. Cela pouvait durer encore une demi-heure par cinquante francs, car après quatre mille les deux juifs se ralentissaient, n'osant plus monter sans regarder à chaque minute les signes des deux frères, quand tout à coup Jacques eut comme un éclair sur sa figure.

— Quatre mille cinq cents francs ! cria-t-il d'une voix terrible.

— Cinq mille, dit Jean en souriant.

Six mille, dit Jacques, sans regarder son frère, mais les yeux enfoncés dans la tête et les dents serrées.

— Sept mille, dit Jean.

Alors Jacques poussa un éclat de rire et sortit en fendant la presse, les deux poings dans les poches de sa veste.

— C'est du bien trop cher pour moi, fit-il sur la porte, et il sortit.

Jean de son côté, dit en passant près de moi, d'un air satisfait :

— C'est un peu cher, mais son grand pré sur la Sarre aurait été trop beau d'une pièce ; j'en voulais ma part et je l'ai.

Comme il descendait la rue tranquillement, je sortis aussi. Le juif Samuel l'accompagnait ; et de loin Jacques, sur sa porte avec le grand Judas, les regardait venir. Sa bonne humeur était passée, il ne riait plus, en pensant que son beau pré de Guizi, qu'il pensait arrondir à la mort du vieux Fortier, était pour ainsi dire coupé en deux par la partie que Jean venait d'acheter.

Et moi, voyant combien ces deux hommes s'en voulaient, je tremblais en pensant que Jacques devait aussi m'en vouloir, depuis que j'avais retenu son fils à cause de Louise. Oui ! cela m'inquiétait d'autant plus qu'il était question de le nommer maire à la place de M. Fortier, et que dans cette position il pouvait me faire le plus grand tort. Cette crainte me suivit jusqu'au milieu de ma classe du soir, et mon embarras entre les enfants d'hommes pareils me paraissait quelque chose de bien pénible. Ils me faisaient aussi peur l'un que l'autre ; jamais je ne m'étais figuré de caractères plus dangereux.

Ce même jour, vers sept heures, étant à souper, j'en parlai justement à ma femme, qui me recommandait d'être toujours sur mes gardes, quand nous entendîmes quelqu'un monter l'escalier, puis frapper à la porte.

(La suite au prochain numéro.)



**Biscuits Purgatifs Parisiens**

Le meilleur Remède contre la

**Constipation, Migraine, Maux de Tête,**

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

**PICAULT & CIE.,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1559 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 centes le numéro.